

« Ecrire sans impère »

Jean-Louis Chassaing

Il était sur sa feuille depuis trois quarts d'heure.

C'était les troisièmes trois quarts d'heure de la journée.

C'était la quatrième feuille. La même.

C'était décourageant. Et excitant. Tenace. Il le fallait.

Les mots avaient leur importance. D'autant qu'il n'y aurait sans doute pas de retour. Ils seraient là, jetés, fixés, avalés par la boîte, et expédiés ils seraient partis. Définitif.

Bien sûr au fur et à mesure des reprises cela perdait en spontanéité. Recommencer, sans cesse, afin que la lecture mais surtout leur interprétation ne prête pas à conséquences trop désastreuses. La limite avait déjà été franchie ! Ridicule ! Trouver les justes mots, les phrases point trop élégantes ; garder leur caractère « spontané » ! Non. Au fur et à mesure que les premiers mots restaient affichés d'autres venaient, pour la suite ou quasiment à leur place, fusaient. La main s'allongeait jusqu'à ce que la phrase, le paragraphe, se forment, ...puis d'autres mots, à côté ...plus loin, autre chapitre, autres chapitres... Il pensait à Pascal. Les dits « fragments », les originaux, non encore reconstitués dans leurs établissements chronologiques par la cohorte d'universitaires qui tentaient courageusement, laborieusement, efficacement de les agencer après maints colloques, maintes discussions, maints conflits, en maints essais, maintes tentatives. Pascal. La main en jetait partout, dans tous les sens, en tournant la

feuille, avec des traits de séparation, des dates, les doutes, des renvois.

Il était tard.

Il était tôt.

Il reprenait cela.

Il avait essayé sur le clavier. Trop anonyme. Manquait le geste. Le corps. L'esthétique ; l'esthésie ; l'enluminure du geste. Et puis les yeux ne suivaient pas le texte, ne suivaient pas le fil, l'établissement, la construction des pensées. Bref, les yeux n'y étaient pas à leur aise. L'effet n'apparaissait pas comme il le souhaitait, bien plus comme il lui semblait nécessaire, indispensable de lui apparaître. Pensées. Loin de Pascal, certes, la méthode ! En fait les yeux ne suivaient pas le geste de la main, les volutes, les courbes les pleins et les déliés, les lettres. Plaisir du geste, plaisir du regard.

Au loin les mouflons. Sur les cimes à l'horizon. Le regard errait sur les montagnes ; ils les imaginait, libres, aux aguets, le cou tendu, le regard acéré. Le regard toujours. Y a-t-il lettre sans regard ? Un peu plus bas changements de couleurs. Du bleu et du vert il passait aux chaleurs mordorées de l'été, au jaune paille des bottes de foin déposées en tas plus ou moins alignés. Les silhouettes s'agitaient ; tout ça dans la brume, la brume des chaleurs de l'été. Les bruits des machines. Des cris. Tout cela s'inscrivait dans ce paysage apaisant.

Il revenait à sa famille. Tourment.

Que dire ? Qu'écrire ? Quels mots choisir parmi ceux qui venaient, en vrac ou bien ordonnés pour former une idée... ça défile... vite, écrire « comme ça vient » ; la main ne suit pas les idées.

Silence. Plus rien.

Était-ce si important ? Était-ce vraiment utile ? Ne fallait-il pas abréger ? Non ; ne pas lâcher ! C'était une souffrance. Mais justement, il avait à dire ; pas cette souffrance qui le taraudait depuis des mois, pas celle d'écrire non plus, mais de cette douleur première il fallait « qu'il en sorte quelque chose » ; elle était le lien. Elle était ridiculement un moteur. Et puis le lien, le fil ténu des mots... ne pas le perdre. Ne pas totalement les perdre, définitivement tout perdre. Peu importait finalement leur contenu ; que dit-il ? Quand même il ne fallait pas qu'il violente, qu'il soit gauche, maladroit, qu'il prête à la confusion... confusion des sentiments... Zweig. A la confusion des équivoques possibles, toujours possibles. Est-ce possible ?

Cinquième feuille.

Il écrivait ainsi depuis des mois. C'était dur. Et pourtant il trouvait cela beau. C'était limite. Le beau comme limite. Ses mots, ce qu'il arrivait à écrire, à dire ; mais aussi ce qu'il faisait. Il s'attendrissait. Le beau c'est fait pour ça, ça attendrit.

Pourquoi est-il associé populairement de façon aussi radicale, bien que le plus souvent posé sous forme de question, le fait d'écrire et le libérateur, le « thérapeutique », l'apaisement ? L'écriture a-t-elle à voir avec la limite du beau ?

Et, ou bien, avec la catharsis ? Psychanalyse versus populisme oblige, le passage par l'écrit de son « théâtre privé » (confidence ainsi nommée d'Anna O. à Breuer) au public aurait systématiquement valeur d'apaisement voire de guérison ; au même titre que la parole délivrée (le bon mot !) à l'analyste. Déplacement énième de cette notion de catharsis : de l'oral à l'écrit et de l'analyste au public ! Comme le rappelle Moustapha Safouan¹, cette notion de catharsis, amenée par Breuer, la « catharsis comme ressort thérapeutique », notion reprise à Aristote dans un livre de Jacob Bernays paru en 1880, « fut un des sujets les plus discutés parmi les érudits et un des thèmes de conversation dans les salons blasés de Vienne »². Mais Safouan distingue les époques : « Seulement le public athénien était autrement plus expansif que le public moderne », les acteurs risquant leur peau dans leur rôle pris très au sérieux, ou le public fuyant les fureurs des *Erynies* d'Eschyle ! Alors, l'écriture qui plus est, catharsis soft ?

Ecrire est-ce une mise en scène, est-ce un théâtre ? Le fait d'écrire ? L'écrire ; comme le parler, le dire. Le fait d'écrire comme théâtre, mise en scène, suppose en effet la mise en place d'un autre dans l'acte même du geste et du graphisme. Ecoute ou lecture à venir cela passe par le regard, regard de l'autre, l'Autre comme regard. Appui sur la lettre, voire le trait, dans l'acte même, livrés au regard. Doublure de l'objet. La lettre, le trait et le regard. Les marques actuelles du corps scarifient l'équivoque ; trace de la lettre, du dessin, ou bien essentiellement du trait ; soit le fait-de-trace, faire trace. Ecrit ou non ? Et-ce écrire quelque chose, ou bien seulement... « écrire », comme on dit seulement « avoir la haine ». Le « quelque chose », le « pour untel » reste en soi, porté en soi, prêt à être dégainé, prêt à s'éjecter vers un extérieur qui en sera le support. Tag. Tracer est-ce une écriture ? Sans doute. Encore faut-il alors distinguer comme le fait Lacan la trace et le signifiant. Mais : trace, trait unaire, signe, insigne, signifiant... tous ces distinguos nécessaires à y situer différemment la place du sujet, entendu dans son rapport, constitutionnel, de structure, à la parole et au langage. De même que pulsion et perversion, dans leur réversion – se faire – apparemment commune. Le trait unaire est identification au signifiant, la trace est matériau, matrice du signifiant. C'est de l'effacement que s'effectue le passage de l'une à l'autre, de l'« émergence » à l'« évanesence » pour reprendre les mots de Lacan. Evanesence car

1. In *Le transfert et le désir de l'analyste*, Paris, Seuil, 1988.

2. M. Safouan, citant Ellenberger, in *L'histoire d'Anna O. : étude critique avec documents nouveaux*, L'Evolution Psychiatrique.

pris dans une chaîne signifiante, dans un rapport à un autre, un autre signifiant. Alors que la trace est plutôt du côté du signe. L'insigne est représentant d'une appartenance à, signe distinctif d'appartenance, reconnaissance mais inscrite dans les trois registres, S, I et R. Le trait unaire se reconnaît de son inscription dans l'inconscient, donc de son marquage essentiellement symbolique, même si les effets s'insinuent dans les autres registres, au titre ainsi de cette identification.

Voilà la lettre. Sa complexité. N'est-elle pas dans ce passage de la trace au signifiant, acte livré au regard où se détache l'objet, où se détache le sujet de langage dans son rapport à « sa propre » parole. Déterminisme de la lettre.

Mais ici dans ces traces inscrites soi-même sur le corps, prévaut le fait d'écrire même, de faire trace soi-même. Marquer son corps, qui ainsi imaginativement ne serait plus réellement celui de l'Autre ; acte de réappropriation (parfois ; ce n'est pas toujours ainsi). « C'est mon corps » (pas seulement celui qui m'a été donné), disait cette jeune fille anorectique, avant de dire quelques années plus tard, qu'à sa naissance, voire avant, évidemment, il ne lui appartenait pas ; et alors ?!... Ecrire sur son corps, sentir l'écriture du corps – jouissance – inscrire une mémoire qui ne trompe pas, qui ne saurait mentir – preuve par le corps – à l'inverse des pensées, défaillantes de mémoire, mais tout aussi bien défaillantes de l'ordre du signifiant... évanescent. « *Scripta manent verba volent* » dont Lacan inversa joliment la formule !

Mais aussi : « La trace est à la route comme la révolte à l'injonction, la jubilation au garrot... Elle est l'errance violente de la parole qu'on partage. C'est le sable en vrai désordre de l'utopie. »³

Pourquoi écrire serait-il libérateur se demandait-il en souffrant d'écrire ! Souffrez d'écrire, père, que je ne vous réponde pas ! Immondice de l'écrit. Et merde ! Cinquième feuille, encore. Peut-être, quand même, ce détachement dans l'acte même, cette production, même plus : cette éjection, cette déjection de la lettre. Et dans l'acte, le trait, l'inscrit. Et la présence de l'autre conjugée à la sienne, mises en actes.

Penser n'est pas acte d'écrire. L'autre n'y figure pas, c'est le cas de le dire, de la même manière.

Lire non plus n'est pas écrire, et inversement. « Ecrire est démonique. La littérature est l'extase du langage. La lecture, au contraire, est un retour au langage inconvertible. Le lecteur n'est pas un in-fans, même s'il ne parle pas. Il n'est pas un otage violé ; il est un otage par consentement. La lecture est ce tour paradoxal : un ancien otage par violence consent à renouer à la première et inconvertible

3. Ed. Glissant, *L'intention poétique*, 1997.

épreuve du langage qui viole ». ⁴

Ecrire, une résolution ? Comme si cela allait de soi !

« Quoique je fasse, je ne fais qu'écrire, même si l'écriture se prolonge en action. Mais il en faut car, à un moment ou à un autre, la dimension solidaire de l'écriture doit être manifestée autant que son côté solitaire. »⁵

Il lui fallait écrire. Sans faute, ceci dans tous les sens du terme. Il s'échinait à la tâche ; et il trouvait cela beau. Faire cet effort. Etait-ce seulement « pour eux » ? Enfin la première page ; elle resterait ainsi.

Cet acte d'écrire pour l'autre, alors qu'il est absent. Justement ici plus qu'ailleurs parce qu'il est absent. Ecrire c'est présentifier l'absence, rendre présent l'absent.

La même jeune fille s'étonnait que tatouages et autres soient « à la fois « se faire remarquer », « se remarquer », et « se démarquer ». Effets des mots qui viennent là prendre corps dans ce passage de la trace au signifiant ; émergence et évanescence ! Ca s'écrit, ça s'inscrit, ça se greffe, ça s'efface, ça reste...

Peut-on « jouer » avec le nom ? Avec la marque ; la marque de fabrique ! Se réapproprier le corps ! Il se rappelait cette récente loi en France : le choix du nom propre. Ces adjonctions patronymiques, matronymiques existent dans bien d'autres pays, cultures, notamment dans les pays latins, mais selon d'autres circonstances, d'autres règles, une autre histoire. Que ce soit le nom du père – curieuse résonance dans ces conditions – qui perde de sa « superbe » (?) est une chose. Que soit proposé le choix, même « balisé » par des conditions, en est une autre (mais *in fine* n'est-ce pas la même ?). Se réapproprier. Jusqu'au fantasme d'auto engendrement, dont le toxicomane nous a livré sa pratique : naître d'un objet de jouissance. Lire le séminaire X de Lacan ! Limiter un choix est devenu aujourd'hui un acte de barbarie, un autoritarisme éculé, suffisant, désuet, une persécution intolérable et honteuse, pire : retour au « interdit d'interdire » ? Libre service, libre économie, libre choix. Proposez, vous (y) gagnerez !...

Cet éditorial « Peut-on choisir son nom ? » d'A. Lazartigues⁶ fait très justement référence à cette « *passion de dé symbolisation* » évoquée par Irène Théry dans son ouvrage *Couple de filiation et parentalité aujourd'hui*⁷ ainsi qu'à ce « pas de plus

4. In Préface de *Le Démon de Socrate*, Apulée, Rivages poche, Petite Bibliothèque, 1973.

5. Ed. Glissant.

6. In *La Lettre du Psychiatre*, supplément Les Actualités au vol. I, n° 1, mars 2005.

7. Paris, Odile Jacob, 1998.

vers l'invention de soi » de F. de Singly⁸.

Cela l'amenait aussi à s'interroger sur l'effacement de la distinction entre filiation légitime et filiation naturelle, effacement présenté par ordonnance au Conseil des Ministres récemment (4 juillet 2005) en France. Distinction aujourd'hui caduque, dont l'acte de début remonte à 1972 avec la reconnaissance d'égalité des deux filiations pour peu que la filiation soit légalement reconnue. Cadre juridique automatiquement établi pour l'un, acte volontaire de reconnaissance pour les naissances hors mariage. Bien. Mais il lui venait à l'idée que la science y avait déjà mis son nez. Et peut-être bientôt le libre choix aussi !

Père. Il écrivait.

Curieux. Dans un entretien de l'été, l'essayiste et romancier italien Erri de Luca parle de son écriture personnelle comme, loin d'être un travail, « un lieu de villégiature ». Son écriture n'est pas construction, lui le maçon, mais chemin, passage, transitoire. Il a cette belle formule : « C'est plutôt un moment où je force des absents à être là : des personnes, mais aussi une ville ou une île telles qu'elles étaient autrefois... Tout le temps de l'écriture je deviens le lit de ces rencontres... Je combats l'absence injustifiée des morts... Au fond je suis un persécuteur d'absents ! ».

Pourquoi écrire ?

Erri de Luca encore : « J'éprouve de la gratitude pour le moment où je me souviens d'un morceau du passé, même si je n'ai pas la clef de cette mémoire : elle m'arrive à l'improviste, par bribes, comme une détonation et j'ai soudain envie de faire durer ce moment ». « Je deviens le lieu où le passé fait une petite promenade, passe une deuxième fois. Mais c'est la dernière : il n'y en aura jamais de troisième, car l'écriture a ce pouvoir de s'imposer comme le format définitif d'un moment de vie, sa version officielle, en quelque sorte ».

Pourquoi écrire ? Dans le petit opuscule⁹ qui porte ce titre, Paul Auster réunit cinq nouvelles. Cinq formats définitifs d'un moment de vie, cinq versions officielles. Cinq psychanalyses (pourquoi Freud écrivait-il autant ?) En tout cas pour Paul Auster¹⁰, c'est à la fin de la cinquième et dernière nouvelle qu'il donne une clef, rappelant que pour écrire il est aussi indispensable d'avoir un instrument ! En l'occurrence pour lui ce fut celui qui lui manqua, à un moment

8. In *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 1996.

9. Actes Sud, 1996.

10. Outre la trilogie new-yorkaise, également *La musique du hasard* (Actes Sud), *L'invention de la solitude* (Actes Sud), mais aussi *Je pensais que mon père était Dieu et autres nouvelles*, Poche, 1995.

« crucial » de sa vie : un crayon ! Conjonction.

Il n'écrivait pas, consciemment, pour se souvenir. Quoique. Non, disons plutôt pour le souvenir. Pour que l'autre se souvienne. Pas seulement. Pour qu'il sache. C'était bien là : à la fois une arme et, allons, une générosité... Pouvait-il alors ne pas se tromper, voir se tremper (il avait oublié son imper chez l'Autre !). Tremper la plume ; pas seulement la plume ! Arme et générosité ; absence et présence. Et puis l'écriture est-elle vraiment faite pour le souvenir ?... Le souvenir, pas la mémoire.

Il se souvenait : le « Phèdre » de Platon, si joliment repris sous l'angle de la déconstruction et du *pharmakon* par Derrida. Platon.

« Quatrième partie. L'invention de l'écriture : mythe de Teuth ». « Voilà, dit Teuth, la connaissance, ô Roi, qui procurera aux Egyptiens plus de science et plus de souvenirs ; car le défaut de mémoire et le manque de science ont trouvé leur remède ! ».

A quoi le roi répondit : « O Teuth, découvreur d'arts sans rival, autre est celui qui est capable de mettre au jour les procédés d'un art, autre est celui qui l'est, d'apprécier quel en est le lot de dommage ou d'utilité pour les hommes appelés à s'en servir ! Et voilà maintenant que toi, en ta qualité de pères des lettres de l'écriture, tu te plais à doter ton enfant d'un pouvoir contraire de celui qu'il possède. Car cette invention, en dispensant les hommes d'exercer leur mémoire, produira l'oubli dans l'âme de ceux qui en auront acquis la connaissance ; en tant que, confiants dans l'écriture, ils chercheront au dehors, grâce à des caractères étrangers, non point au-dedans et grâce à eux-mêmes, le moyen de se ressouvenir ; en conséquence, ce n'est pas pour la mémoire, c'est plutôt pour la procédure du ressouvenir que tu as trouvé un remède. Quant à la science, c'en est l'illusion, non la réalité, que tu procures à tes élèves : lorsqu'en effet, avec toi, ils auront réussi, sans enseignement, à se pourvoir d'une information abondante, ils se croiront compétents en une quantité de choses, alors qu'ils sont, dans la plupart, incompetents ; insupportables en outre dans leur commerce, parce que, au lieu d'être savants, c'est savants d'illusions qu'ils seront devenus ! »

Réflexions sur l'écriture ; sur le *pharmakon*. Mais aussi dialogue socratique sur les usages !!!

Il faillit déchirer sa page.

Il ne reçut aucune réponse.

Cinq ans plus tard il dialoguait – c'était un bon début – et subissait avec à la fois désespoir et enchantement les traces des rejetons (!!...), à moins que ce ne soit les rejetons des traces, par mail et sms. Il répondait, encore : « ess.ai.mais.je » ?

